

Adieu définitif à Poupolos

Irene Pujadas

Traduit du catalan par Amanda Prat-Giral

La première fois que j'ai utilisé un rouge à lèvres cher, c'était pour rompre avec Poupolos définitivement, ou jusqu'à ce qu'il revienne en rampant, chose qui ne s'était jusqu'alors jamais produite et qui ne se produirait jamais. Au supermarché, il y avait des tubes abordables, mais j'ai dit : Non, et dans une boutique de maquillage des quartiers riches j'ai dégoté un modèle couleur bordeaux qui m'a coûté un rein et la moitié du deuxième mais qui me transformait en quelqu'un d'autre. La vendeuse m'a indiqué que ce type de tons apporte corps et présence, comme si on était soi-même un verre de vin et que quelqu'un pouvait nous goûter, tomber sous notre charme et nous boire.

Ce n'était pas la première fois que je me mettais une perruque, et ce ne serait certainement pas la dernière. Les gens ne savent plus où se mettre face à quelqu'un qui porte une perruque, et il n'y a rien qui me divertisse davantage que tous ces visages bienveillants occupés à me trouver des excuses. Je me souviens de cette fête où j'étais déguisée en Uma Thurman, perruque noire et chemise blanche comme dans la scène du *dîner*, et où j'avais renflé quelques rails de coke pour me mettre dans la peau du personnage ; je me rappelle une perruque blonde portée à une fête qui n'était pas déguisée, une tignasse ondulée au lustre synthétique ; la violette, on me l'avait mise à un dîner et je ne l'avais plus quittée car elle m'allait mieux que mes vrais cheveux. C'était un carré court brillant à frange, cadeau d'un ami de fac de Mariana que j'avais par la suite fréquenté.

À l'un de mes premiers rendez-vous avec Poupolos, je portais un costume intégral. C'est une décision que j'avais prise et je ne peux pas revenir en arrière, ce qui n'aurait de toute façon pas

changé le cours des événements, promis au désastre dès le jour notre rencontre. Si j'avais fait ci, si j'avais dit ça : passetemps de mauviette. On s'était retrouvés dans un bar, ou disons plutôt que j'étais allée le retrouver alors qu'il buvait un verre avec des amis à lui qui ne sont pas mes amis. Je portais un justaucorps noir qui me couvrait tout entière, trouvé chez Party Town. Peu de gens savent que, dans les boutiques de déguisements, on peut trouver de quoi s'habiller pour trois fois rien. Le justaucorps m'étreignait la chair et la moulait, la malaxait, la mettait en valeur. Poupolos avait le corps d'un dieu mais très franchement, jamais personne dans cette ville n'avait posé les yeux sur une silhouette aussi svelte que la mienne. J'avais commandé une bière et soutenu le contraire de tout ce qu'on me disait. Ça fait, quoi, dix ans ? C'est pour cette raison que je dois aujourd'hui prendre des mesures drastiques.

J'avais donc le rouge à lèvres bordeaux cher et la perruque, et je me préparais à rompre avec Poupolos définitivement, ou jusqu'à ce qu'il revienne en rampant, chose qui ne s'était jusqu'alors jamais produite et qui ne se produirait jamais. J'avais choisi ma perruque la plus blonde, un carré au ras de la nuque, platine, ma tête une mer de fils argentés. J'avais mis des faux cils super longs. La beauté de Poupolos me poursuivait comme un regret adolescent. Ce n'était pas moi qui estimais qu'on devait s'en tenir là. Moi, la clavicule de Poupolos, j'aurais pu la mettre sur un autel et la vénérer, année après année, religieusement, l'orner d'iris et d'orchidées, j'aurais pu vivre et manger dessus, la transformer en un lieu de culte et de liturgie. C'est ce que disaient Mariana et ma mère, et moi, dans mes moments de lucidité, je voyais ce qu'elles voulaient dire et je ne pouvais qu'être d'accord. De toute façon, ça faisait des années que je m'entêtais à lui courir après. On peut se lécher le doigt et se toucher la chatte, mais on ne peut pas humecter son cœur. Ce n'est pas possible de se mettre dans une telle situation d'asservissement pour une belle queue, pour un dos, des bras et des pectoraux spectaculaires. Parce que le secret de Poupolos, que personne ne comprenait, c'était celui-là : il avait beau être fruste et bête, quand il bougeait, on aurait dit qu'il dansait.

Je me suis observée dans le miroir. J'étais très bien habillée. J'ai tamisé la lumière de ma chambre pour que, dans la pénombre, je sois moins consciente de mes actes. Je me suis servi un verre d'alcool fort et j'ai placé une photo de Poupolos sur la coiffeuse. Je me souviens de la canicule estivale, la langueur qui couvrait les pensées et les choses comme un manteau. Je l'ai regardée de bas en haut, j'ai enregistré chaque centimètre carré de ce corps grec puis j'ai replacé sous la chevelure en plastique quatre mèches châtain qui s'en étaient échappées. J'étais enfin prête, et je me suis lancée.

Assise sur le lit, jambes croisées, j'ai allumé une cigarette et je l'ai appelé, j'ai attendu et il n'a pas décroché, et je l'ai appelé de nouveau, j'ai attendu et il n'a pas décroché et j'ai recommencé et j'ai attendu encore et lorsqu'enfin il a dit : Allô ?, parce qu'il devait me croire morte, je lui ai dit : Poupolos, c'est fini entre nous. La nouvelle n'a pas eu l'air de beaucoup l'émouvoir. Je crois qu'il n'avait pas vraiment compris qu'on sortait encore ensemble. Je ne me souviens pas de la suite de la conversation, ni de ce que j'ai fait les semaines suivantes. Je sais qu'après l'appel, j'ai enlevé la perruque et les cils et je me suis contemplée dans le miroir. C'était bien la peine de dépenser autant, j'ai pensé, même si je l'ai pour toujours, ce rouge à lèvres bordeaux, et qu'il se marie bien avec la couleur de ma peau. Ça avait été une extravagance gratuite, parce que personne ne l'avait vu, je ne me l'explique pas et bien sûr il ne m'a pas rendu le corps de Poupolos qui, lui, continue sa vie de son côté.